

# Qui tient promesse ?

Sous la direction de Jean Birnbaum

INÉDIT  
essais  
folio





COLLECTION  
FOLIO ESSAIS



Sous la direction de  
Jean Birnbaum

# Qui tient promesse ?

Gallimard

*Dans la même collection*

AMOUR TOUJOURS ?, n° 583.

OÙ EST PASSÉ LE TEMPS ?, n° 568.

POURQUOI RIRE ?, n° 555.

QUI SONT LES ANIMAUX ?, n° 543.

REPOUSSER LES FRONTIÈRES ?, n° 595.

Cet ouvrage reprend certains des actes du Forum Philo *Le Monde/Le Mans*, rencontres philosophiques organisées en novembre 2014 par la Ville du Mans et le journal *Le Monde* sous la direction de Jean Birnbaum.

© Éditions Gallimard, 2015.

*Couverture : Illustration Julien Pacaud.*

## LISTE DES CONTRIBUTEURS

RACHID BENZINE est islamologue.

ALAIN BOYER est philosophe.

PHILIPPE CORCUFF est sociologue.

MONIQUE DIXSAUT est philosophe.

ARNAUD ESQUERRE est sociologue.

MARIE GIL est spécialiste des études littéraires.

HERVÉ GUILLEMAIN est historien.

DELPHINE HORVILLEUR est rabbin.

JEAN-LUC MARION est philosophe.

MICHELA MARZANO est philosophe.

JEAN-LUC NANCY est philosophe.

ANDRÉ ORLÉAN est économiste.

VÉRONIQUE OVALDÉ est écrivain.





## *Présentation*

### SEULE LA PROMESSE NOUS FAIT TENIR

Non, la question de la promesse n'est pas d'abord celle de l'infidélité. Pour penser la promesse, il faut cesser de l'envisager à l'horizon du seul manquement, de l'inéluctable trahison, bref de la fausse promesse.

Car si cet engagement a une valeur, c'est comme décision d'affirmer notre responsabilité humaine, notre aptitude à répondre de la parole donnée. Cette parole est action : que je dise « je t'aimerai toujours », « en janvier j'aurai fait baisser le chômage », ou simplement « comptez sur moi pour être à l'heure demain », à l'instant même où je promets, je proclame non seulement l'incertitude de l'avenir mais surtout ma capacité à engager ce futur imprévisible, qui soudain dépend tout entier de moi. Acte éthique par excellence, la promesse est donc la manifestation la plus puissante de notre volonté, le témoignage le plus exaltant de notre liberté. « *La promesse est un acte impossible, mais c'est le seul digne de ce nom* », résumait naguère Jacques Derrida (1930-2004).

Trois jours durant, les 14, 15 et 16 novembre 2014, le 26<sup>e</sup> Forum Philo *Le Monde/Le Mans* a essayé de saisir cet acte impossible en donnant la parole à des figures intellectuelles de divers horizons, philosophes, sociologues, historiens, théologiens, économistes ou écrivains. Dans la tradition de pédagogie portée par ce Forum depuis plus d'un quart de siècle, et devant le millier de personnes qui s'étaient retrouvées dans le Palais des congrès et de la culture de la ville, tous ont dialogué avec le public pour explorer la promesse, cette parole qui se jette en avant, ce geste qui n'est ni échange ni contrat, ce don inconditionnel qui nous oblige et nous lie à autrui.

Sans promesse il n'y a ni confiance, ni amour, ni religion, ni droit, ni politique. C'est elle qui fonde la possibilité même d'un monde à venir. C'est la promesse qui nous fait tenir.

JEAN BIRNBAUM

## *Ouverture*

### LA VÉRITÉ DE PAROLE

Tous les empires (y compris l'ottoman) se sont réglés sur des territoires. Seule l'impérialité occidentale s'est déployée en expédition et en expansion illimitées. L'Occident a été une façon, la seule jusqu'ici, d'excéder la distribution des cultures vers quelque chose qui devait se penser ou se désirer comme « la civilisation ».

Vouée d'emblée à l'universel, dans lequel elle devait surmonter et sublimer sa propre contingence, « la » civilisation s'est promise à elle-même de manière essentielle. Cette promesse se joue sur deux registres. D'une part, c'est l'expansion d'un présent qui s'ouvre à – ou qui est ouvert par – une fécondité infinie. D'autre part, c'est un contrat qui définit et garantit cet infini. Par exemple, le droit, depuis son invention, relève de la promesse contrat, tandis que les droits dits « humains » dépendent implicitement d'une définition de l'indéfinissable « humain ». Mais il y a aussi deux sources de la promesse. L'une juive, l'autre romaine. (La promesse n'est pas grecque. La pensée grecque n'annonce pas : elle constate,

approuve ou déplore. C'est une autre dimension de l'Occident et il faut les distinguer dans leur conjonction même.)

La promesse juive, c'est celle de la descendance d'Abraham, nombreuse comme les étoiles. La promesse romaine, c'est celle de l'empire immense annoncé à Énée par l'ombre d'Anchise. La première tient à l'alliance : la fécondité vient de l'autre, de l'allié à qui je resterai fidèle. La seconde est liée à mon destin, que je n'ai qu'à m'approprier.

Le christianisme noue les deux promesses. Paul déclare que la descendance d'Abraham n'est pas celle de la chair, mais celle de la promesse elle-même. C'est là en fait que s'invente la « promesse » telle que nous l'entendons, entre l'engagement et l'espérance, entre le serment et la confiance. Elle s'invente comme fécondité d'elle-même. L'islam, quant à lui, se présente comme la promesse tenue, accomplie sans délai en réponse à la fidélité. « Les enfants de la promesse » sont ceux que Paul distingue des « enfants de la chair » d'Abraham : ils sont engendrés par la parole qui promet. Cette dernière consisterait donc en une parole qui engendre, qui d'elle-même porte des fruits de parole. Il y a moins à attendre d'elle un résultat ou une production (comme on l'attend d'un engagement) que sa propre fructification. La promesse est la vérité de la parole et c'est en elle qu'elle est toujours tenue. Le mot de Paul est *epangelia*, « annonce » ou « appel », formé sur cet *angelos* de provenance perse, « messenger », « porteur de nouvelles ». Un peu plus tard se formera

*l'euangelion*, la « bonne nouvelle » qui vient en somme remplir l'annonce, l'assurer de son « bon » ou heureux contenu – bon et heureux pour tous et même en tant que réalisation d'un tout commun à tous.

L'histoire de l'Occident est tout entière traversée par l'ambivalence des deux directions prometteuses : l'annonce qui vaut pour elle-même, et l'annonce du bien. D'une part la justice comme annonce, d'autre part l'annonce de la justice faite. (Ce sont aussi bien deux façons d'entendre ou d'accentuer le « messianisme » avec un écho de ce que Derrida nomme « messianicité sans messianisme ». Sans doute aussi l'antisémitisme est-il le rejet d'une promesse par l'autre. Celle qui veut se savoir assurée rejette celle qui se confie sans assurance. Dans ce rejet se joue une haine de soi, une haine peut-être de se savoir manquer à sa propre promesse et le besoin de se trouver un bouc émissaire.)

On peut désigner trois moments remarquables dans l'histoire assez constante de cette ambivalence. Nommons-les Descartes, Kant et Marx. Ce sont trois promesses faites à l'humanité entière. La première lui promet d'acquérir la « maîtrise et possession de la nature ». La deuxième lui promet de devenir un « règne des fins » en s'accordant d'elle-même à la loi de sa propre liberté et dignité. La troisième lui promet de parvenir à une propriété « ni privée ni collective, mais individuelle », ce qu'il faut comprendre dans le sens d'une libre et entière appropriation par chacun de sa valeur propre. Chacune de ces promesses désigne un

bien possible (anticipable, calculable, raisonnable) et en même temps s'indique elle-même comme hyperbolique, voire comme impossible. Descartes dit que nous pouvons devenir « comme » maîtres de la nature ; Kant pense le règne des fins en tant qu'« idée régulatrice » ; Marx ne détermine pas l'« individuel » autrement que par la négation du privé et du collectif. Mais, surtout, chacun de ces noms se trouve comme doublé d'un autre qui annonce plus qu'une hyperbole : une infinitisation ou un excès absolu de cette même humanité censée être la destinataire et l'accomplissement de la promesse. Contemporain de Descartes, Pascal déclare que « l'homme passe infiniment l'homme ». Tout près de Kant, Hölderlin énonce que l'homme a lieu en poème. Non loin de Marx, Kierkegaard affirme que l'individu doit avoir un rapport absolu à l'absolu. Ces couplages ne sont pas de hasard. Ils répondent aux scansions de la promesse dans son ambivalence.

L'Amérique et le communisme en auront formé le dernier visage bifrons : une face possible, rêve accessible, empire effectif, promesse tenue, et une face hyperbolique, idée même et juste exigence, promesse intenable et pourtant... Le destin de la promesse s'accomplit et se brouille comme la multiplication indéfinie des appropriations de la nature, de la puissance, de la croissance et d'une dérégulation de toutes les fins – qui deviennent toutes moyens au service d'une équivalence générale – en même temps que s'évapore l'intenable projet d'une humanité accomplie.

Mais le projet n'est-il pas oublié, sinon trahison, de la promesse, ou bien manque à la tenir ?  
Pouvons-nous, et surtout devons-nous, compter encore sur la promesse dans une humanité dont il faut bien admettre qu'elle excède démesurément tout sens et toute vérité ? Faut-il nous laisser promettre des lendemains ? des paradis ? Faut-il au contraire renoncer à toute espèce de promesse ? Ou devons-nous apprendre une promesse qui promette ici et maintenant, avant toute échéance, la possibilité d'un peu de sens ou de vérité ? Une promesse capable de valoir pour elle-même et non pour ce qu'elle ferait attendre ?

JEAN-LUC NANCY





## Chapitre premier

### QUE SOIT FAIT CE QUI A ÉTÉ DIT

Il me paraît normal de commencer un cours ou une conférence de philosophie en citant un penseur grec. Que l'on me permette de commencer ici par quelques mots effectivement écrits en grec, mais pas par un Grec. J'ai nommé Paul de Tarse, l'un des auteurs et des acteurs les plus importants de la *Weltgeschichte*, de l'histoire universelle au sens de Hegel. Dans l'Épître aux Hébreux, Paul (6, 13 sq.)<sup>1</sup> rappelle que Dieu, dans la Genèse (22,16), fit à Abraham la promesse (*epangelia*) de « le combler de bénédictions, et de lui donner une immense descendance ». Or, comme il n'avait personne de plus grand que lui<sup>2</sup> par qui jurer (*omosai*), il le jura « par lui-même ». Et de continuer : « Ainsi, Abraham, ayant persévéré, vit se réaliser la promesse. Les hommes en effet jurent par plus grand [qu'eux], et pour mettre un terme à toute contesta-

1. Si cette lettre n'est pas de lui, elle est de son époque, et d'une densité toute paulinienne. On y trouve la thèse, importante pour tout le Moyen Âge, selon laquelle Jésus-Christ est prêtre (dans l'ordre de Melchisedec).

2. Ce que saint Anselme a dû lire de près...

tion [*antilogias*], ils recourent à la garantie du serment [*horkos*]. Dieu, voulant montrer encore plus le caractère immuable de sa décision aux héritiers de la promesse, intervint par un serment. Ainsi, deux actes irrévocables, dans lesquels il ne peut y avoir de mensonge de la part de Dieu [*adunaton pseusasthai theon*], nous apportent un encouragement puissant, à nous qui avons tout laissé pour suivre l'espérance offerte. » Il y a bien des choses à commenter dans ce passage, en particulier l'explication que Paul donne de la cause des serments parmi les hommes. Le *horkos* est ajouté à l'*epangelia* pour la garantir, et éviter tout différend. Mais si même Dieu utilise les deux formes de la promesse, la promesse simple d'une part, et la promesse jurée « par plus grand que soi » d'autre part, le serment, c'est que ces deux formes sont d'usage légitime parmi les hommes. Dieu n'aurait même pas eu à promettre, puisqu'il est impossible qu'il mente<sup>1</sup>, et c'est seulement pour persuader les hommes, peut-être encore fragiles dans leur foi, qu'il le fait. Que Paul ne condamne ni la promesse ni le serment est donc obvie ; on peut même dire qu'il en justifie la nécessité, et l'on en trouve des indices dans d'autres Épîtres et dans les Actes, rédigés par son disciple Luc. Sur ce point, Paul ne rompt pas avec la Tora, qui condamnait avec force le parjure : or, cette faute présuppose qu'il y a eu acte de promettre, et même de jurer, serment (*horkos*, *jusjurandum* ou *sacramentum*). Il y a là une des continuités vétéro-néo-testamentaires qui ne sont

1. Comme pour Descartes.

guère niables : pensez aussi au Décalogue. Contre Marcion, l'Église affirmera cette continuité dans la rupture, la Bonne Nouvelle étant un accomplissement, un plérôme<sup>1</sup>. Cette dénonciation du parjure n'est d'ailleurs pas spécifique au monothéisme : on la trouve par exemple chez Hésiode, où *la Styx* se voit décerner par « le père des dieux et des hommes » le titre de « grand serment des dieux [*tôn theôn Megan horkon*] », et qui, en tant que fleuve brûlant des Enfers, sera là éternellement pour punir les parjures<sup>2</sup>. Chez Homère, les dieux sont « *martyroi kai épiskopoï tôn harmoniôn* », témoins et surveillants (veillant sur) des accords (entre les mortels). Car tout ce qui vaut pour les promesses, assermentées ou non, vaut pour les accords, les échanges de promesses, les pactes.

Voilà du reste l'une des raisons qui m'ont conduit à généraliser audacieusement ces quelques cas, en conjecturant que la promesse, assermentée ou non, est commune à toutes les cultures humaines, et ce depuis l'origine. Je citerai les précieux travaux de Pierre Bourdieu sur le serment en Kabylie, ou encore le témoignage d'Hérodote sur l'importance du serment chez les Arabes ou les Scythes, chez

1. Ce qui ne manquera pas d'intéresser Hegel, grand lecteur de Luther, et donc de Paul. Le plérôme, c'est l'*Aufhebung*. Nier, et dépasser, tout en conservant comme moment ce qui a été nié, et ce grâce à la médiation : Paul appelle le Christ « médiateur » (*mésitès*). Il se « vide » (*kénôsis*) de son caractère divin pour apparaître (*Erscheinung*) dans l'extériorité (*Entäusserung*), incarné.

2. *Théogonie*, v. 232 et 400 ; *horkos* est le remède ultime aux paroles trompeuses. Voir aussi le fort intéressant petit livre de Giorgio Agamben, *Le sacrement du langage* (Vrin).

des « barbares », donc. Partout règne la parole donnée, et le tabou de sa transgression. L'être humain donne sa parole, ou la donne en échange de quelque chose, et c'est beau, la parole de l'autre. Bien avant la mise en œuvre par les Grecs et quelques autres des ressources formidables du langage argumenté dans toutes ses dimensions (rhétorique, politique, philosophique, théâtrale, scientifique), bien avant également tout monothéisme, ce qui unifie les hommes, c'est le respect de la parole donnée. Du Pacifique à la Laponie, de la Patagonie à la Papouasie. Telle est mon hypothèse, que je nomme « PSS » en hommage au proverbe du *Jus Romanum* : *Pacta sunt servanda*. Les pactes doivent être (scrupuleusement = religieusement) observés. Ce qui vaut *a fortiori* pour les promesses unilatérales. Les Romains tenaient beaucoup à ce beau principe, et à la vertu qui lui est liée : la FIDES. Ce mot (en grec *pistis*) a donné en français : fidèle, foi, confiance (et mé- ou dé-fiance), mais aussi fiancée, fiduciaire (toute monnaie, et toute économie, est fondée sur la confiance), et, via le latin *foedus*, fédération, etc. Rousseau mettait le deuxième roi de Rome, le Sabin Numa, en bonne place entre Moïse et Solon ou Lycurgue parmi les législateurs qu'il concevait comme nécessaires à la fondation d'une nation. Or, selon Tite-Live, Numa avait fait ériger un temple à la seule *Fides*. Cicéron, dans son remarquable *Traité des devoirs* (*De officiis*), inspiré du méso-stoïcien Panétios, donne à ce mot une étymologie fantaisiste, mais profonde : *Fiat quod dictum EST !* Que soit fait ce qui a été dit. Je prétends que c'est là comme une définition de l'homme, qui

Liste des contributeurs	7
PRÉSENTATION. <i>Seule la promesse nous fait tenir</i> (Jean Birnbaum)	9
OUVERTURE. <i>La vérité de parole</i> (Jean-Luc Nancy)	11
CHAPITRE PREMIER. <i>Que soit fait ce qui a été dit</i> (Alain Boyer)	17
CHAPITRE II. <i>De la promesse au sens extra-moral</i> (Monique Dixsaut)	35
CHAPITRE III. <i>Promesse, prédiction et corruption</i> (Arnaud Esquerre)	49
CHAPITRE IV. <i>Dieu tient-il ses promesses ?</i> (Delphine Horvilleur)	65
CHAPITRE V. <i>Brèves notes sur l'impossible et l'indispensable</i> (Jean-Luc Marion)	75
CHAPITRE VI. <i>Le discours prophétique comme promesse</i> (Rachid Benzine)	87
CHAPITRE VII. <i>L'événement Littérature : une promesse en deçà du temps</i> (Marie Gil)	99

CHAPITRE VIII. <i>Que promet-on lorsqu'on promet d'aimer quelqu'un ?</i> (Michela Marzano)	125
CHAPITRE IX. <i>La promesse monétaire</i> (André Orléan)	137
CHAPITRE X. <i>Les promesses de guérison</i> (Hervé Guillemain)	151
CHAPITRE XI. <i>La promesse d'émancipation et « le côté obscur de la force » dans la France d'aujourd'hui</i> (Philippe Corcuff)	165
ENVOI. <i>J'aime les promesses non tenues</i> (Véronique Ovaldé)	185